

Acta SUNU XALAAAT Supplementum

N° 3, Décembre 2025, PP. 55-71.

L'égoïsme grec au cours des guerres médiques,
dans les *Histoires* d'Hérodote.

Auteur : Dr Benjamin DIOUF,
Université Cheikh Anta Diop de Dakar

INTRODUCTION

Au regard des Grecs, surtout du V^{ème} siècle, la patrie est la chose la plus précieuse que doit avoir un homme. Celle-ci n'est pas une simple terre, elle est le sol avec lequel l'individu a les liens les plus étroits et les plus forts. La force de cette union est conférée par le droit du sang qui octroie la patrie et qui ne fait qu'aucun autre endroit ne peut remplacer la terre natale. Elle unit l'homme aux parents, à la famille proche, aux ancêtres et aux dieux qui la protègent. Ces éléments sont les plus importants de la vie d'un être humain ; ils sont l'essence même de l'être :

La patrie de chaque homme était la part de sol que sa religion domestique ou nationale avait sanctifiée ; la terre où étaient déposés les ossements de ses ancêtres et que leurs âmes occupaient. La petite patrie était l'enclos de la famille avec son tombeau et son foyer. La grande patrie était la cité, avec son prytanée et ses héros, avec son enceinte sacrée et son territoire marqué par la religion¹.

Pour un Grec, la patrie n'est pas seulement la terre natale qui accueille ses enfants encore fragiles, elle est un havre de paix, la source nourricière qui fait l'humain. C'est pourquoi l'apatridie est la punition la plus cruelle qu'on pouvait infliger à un citoyen grec. La mort lui était préférable. L'apatride, dépourvu de tout droit, était livré, loin de sa cité, à l'insécurité, à la précarité et au mépris. La crainte de ce triste sort force tout citoyen à s'attacher au respect des lois de sa cité et à la défendre au prix de sa vie si la situation l'exige. Mourir pour la cité était l'acte le plus honorable que pouvait accomplir un citoyen, c'était une fierté ; ce que dévoile Praxithéa, mère de la salvatrice d'Athènes, en ces mots :

(...) Notre raison de mettre des enfants au monde, c'est d'assurer la défense des autels et des dieux de la patrie. La cité tout entière porte un nom unique, mais multiples sont ses habitants : comment puis-je les laisser périr, s'il m'est possible, en sacrifiant une seule vie, de permettre le salut de tous ? (...) Ne ferai-je pas tout ce qui dépend de moi pour le salut de cette cité ?²

Même si les Grecs, à l'image de Praxithéa, ont suscité l'admiration d'autres peuples, grâce à leur sacrifice pour leurs patries, force est de reconnaître que beaucoup d'entre eux ont trahi leurs cités. Des auteurs anciens et modernes, à l'image d'Hérodote dans ses *Histoires*, d'Eschyle dans *Les sept contre Thèbes*, de M. S. Koutorga dans « Mémoire sur le parti persan dans la Grèce ancienne et le procès de Thémistocle » ou Józef Wolski dans « Les changements

¹ Fustel de Coulanges, 1984, *La cité antique*, Paris, édition Garnier Flammarion, p. 233.

² Bottineau Anne Queyrel, « La notion de trahir ». In : *Prodosia, la notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du V^{ème} siècle*,
<https://books.openedition.org/ausonius/5010?lang=fr>

intérieurs à Sparte à la veille des guerres médiques », ont évoqué des hommes politiques ou de simples citoyens ayant collaboré avec l'ennemi.

D'ailleurs, dès les lendemains de la première guerre médique, un climat de méfiance avait gagné certaines cités grecques, dont Athènes en particulier. Des événements du conflit avaient semé le doute dans l'engagement de citoyens dans la défense de la cité. Malmenés parfois jusque dans leurs derniers retranchements, les Athéniens soupçonnèrent des concitoyens, et même des cités voisines, d'avoir pris le parti mède. Bien que difficile à croire, dans une Grèce où l'on rivalisait de don de soi pour la patrie, le médisme³ fut une réalité. Mais qui étaient ces hommes et ces cités devenus secrètement des partisans de l'ennemi perse ? Qu'est-ce qui les avait poussés à collaborer avec Darius et ses hommes ? Pour répondre à ces interrogations, qui taraudent notre esprit, il ne s'agira pas seulement de citer des noms, mais d'analyser les actes posés et leurs conséquences, en nous fondant sur les *Histoires* d'Hérodote, pour voir comment des Grecs, consciemment ou inconsciemment, ont semé les germes de l'individualisme⁴ au sein d'une société réputée solidaire. Ainsi nous évertuerons-nous à dévoiler, d'une part, les raisons de l'individualisme de certains Grecs et, d'autre part, celles de quelques cités grecques.

I- Les raisons de l'individualisme de certains Grecs

a- Les dirigeants politiques

La société grecque a très tôt favorisé l'émulation en son sein, ce qui lui permettait de tirer de ses citoyens le meilleur d'eux-mêmes. Pour atteindre cet objectif, différentes manifestations étaient mises sur place afin de permettre à chaque citoyen de s'affirmer. Ce fut l'intérêt des jeux olympiques et des jeux panhelléniques. Ces événements étaient organisés de sorte à ne laisser en rade aucune activité susceptible de contribuer au développement de l'être et de la cité. Dans le monde intellectuel, les participants rivalisaient de savoir à travers différents concours, comme ceux de la tragédie ou l'exposition de résultats de recherches en médecine, en histoire, etc. Les exercices physiques contribuaient au bien-être des citoyens et faisaient d'eux des hommes aptes à prendre les armes pour défendre leur terre. L'agora était le lieu par excellence des joutes orales. C'était le principal endroit où on apprenait très tôt à défendre ses opinions, à persuader

³ Le fait de s'allier aux Mèdes, peuple iranien parent du peuple perse, qui avaient envahi la Grèce sous la conduite de leur roi Darius

⁴ Les termes *individualisme* et *individualiste* revêtent respectivement, dans notre travail, les sens stricts d'*égoïsme* et d'*égoïste*.

ses auditeurs, à vulgariser ses idées et ses recherches. La conduite de la cité y était discutée, et les meilleurs dans la persuasion présidaient aux destinées du peuple à l'issue d'élections.

Grâce à ces différents mécanismes, les travaux intellectuels, les jeux et les joutes orales à l'agora, les Grecs rivalisaient d'ardeur pour s'illustrer parmi les meilleurs de leur société. Mais ils apprenaient surtout à accepter les qualités de l'autre, à s'imposer sans violence, à cultiver la justice et à s'attacher à leur cité. Les jeux collectifs et les compétitions entre cités œuvraient à inculquer, dès le bas âge, aux spectateurs et aux concurrents le désir de se sacrifier pour l'autre et pour l'honneur de sa patrie.

Toutefois, ces précautions, prises par les Grecs pour avoir des citoyens prompts à la solidarité et au renoncement de ce qu'ils ont de plus cher pour le bonheur de la cité, tel Agamemnon qui offre sa fille Iphigénie, furent, parfois, sans effet durant les conflits qui opposèrent les cités grecques à l'Empire perse au début du V^{ème} siècle avant Jésus.

Le lecteur des *Histoires* d'Hérodote sur ces luttes sanglantes découvre la principale cause de cette opposition que l'historien attribue à la seule volonté du Grand roi, Darius, de vouloir dominer le monde connu. Il apprend également les comportements des Grecs des cités ioniennes sous la domination perse. Parmi ceux-ci le milésien Histiée est la figure politique qui a rapidement attiré notre attention. Celui-ci, face à la menace de sa cité d'être conquise par le roi perse, ne songea qu'à sauver son pouvoir personnel. Il s'allia très tôt à Darius et renonça à sa patrie :

Darius, aussitôt que, l'Hellespont franchi, il fut arrivé à Sardes, se souvint du service que lui avait rendu Histiée de Milet et du conseil donné par le Mytilénien Coès ; il les manda à Sardes et leur donna le choix. Histiée qui était tyran de Milet, ne demanda point une tyrannie de plus ; il demanda Myrkinos, canton des Édoniens, dans l'intention d'y fonder une ville. C'est là qu'il choisit ; quant à Coès, qui n'était pas tyran mais simple particulier, il demanda d'être tyran de Mytilène. Satisfaction donnée à l'un et à l'autre, chacun se mit en route vers l'objet de son choix⁵.

Histiée a ainsi trahi Milet qu'il était censé défendre, même au prix de sa vie, comme le veut l'attachement grec à son terroir, à la liberté et au bonheur de ses concitoyens. Pour davantage gager les faveurs de Darius, Histiée n'accepta pas seulement d'être son suzerain, il participa à la conquête de la Scythie où il sauva Darius et ses troupes⁶, ce qui lui valut ce don, et rejoignit celui-ci à Suse pour le conseiller dans ses projets hégémoniques. Il tint même ce propos : « [...] »

⁵ Hérodote, *Histoires* V, texte établi et traduit par Philippe Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1946, 11.

⁶ Hérodote, *Histoires* IV, texte établi et traduit par Philippe Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1960, 141-142.

C'était, disait-il, grâce à Darius que présentement chacun d'eux était tyran d'une ville [...] »⁷ Les tyrans grecs avaient donc failli à leur mission principale d'être des régulateurs sociaux. Le tyran, au début de l'apparition de cette fonction, se devait de tempérer les envies de l'aristocratie et de relever les humbles, il était le garant de l'ordre et de l'indépendance de la cité.

En dépit de ces actes, Histiée apparaît aux yeux du lecteur, peu averti, comme le résistant ionien contre la domination perse. En effet, il fut le principal instigateur de la révolte de l'Ionie contre le pouvoir de Darius : « Car, à cette même époque, venait d'arriver de Suse, envoyé par Histiée, l'émissaire qui portait, imprimé sur sa tête, un message où il était enjoint à Aristagoras d'abandonner l'obéissance du Roi. »⁸ En mandant un envoyé pour inciter à la reconquête de la liberté des Ioniens, Histiée se révèle un homme repent. D'ailleurs, Aristagoras et le conseil milésien l'ont cru au point de convaincre Milet et d'autres cités voisines à attaquer, avec l'appui d'Athènes, les Perses en 499 av. J.C. C'est la révolte de l'Ionie, qui va entraîner, plus tard, la première guerre médique. Cependant, l'engagement d'Histiée ne fut guère dicté par un amour de sa partie. À Suse, il jouissait de tous les moyens nécessaires pour vivre heureux, mais il lui manquait une chose qu'il avait liée à sa vie : le commandement dont il se croyait seul digne de l'avoir. C'est pourquoi il obéissait à ses pulsions individualistes pour échapper à son exil à Suse et reprendre les pleins pouvoirs à Milet.

Qui plus est, Histiée est loin d'être le seul homme politique grec qui intrigua avec Darius, au détriment de la Grèce, pour garder ou avoir un pouvoir personnel. Beaucoup de tyrans ioniens avaient pris fait et cause pour Darius et lui fournissaient des troupes⁹. Hippias, le tyran chassé d'Athènes, ne fut pas en reste : « Arrivé de Lacédémone en Asie, Hippias remua tout au monde, déblatéra contre les Athéniens auprès d'Artaphernès, et fit tout ce qu'il put pour qu'Athènes lui fût soumise et fut soumise à Darius. »¹⁰

Hormis ces despotes dont l'attitude n'est pas très surprenante, il y a quelques politiciens avides de pouvoir. À Sparte, nous avons Pausanias. Celui-ci est un citoyen lacédémonien qui, dans son dessein de devenir le tyran de la Grèce, ne ménagea aucun effort pour être dans les grâces de Xerxès. Il chercha à nouer une alliance sanguine avec lui en mariant sa fille :

Pausanias s'était emparé de Byzance ; c'était une ville que tenaient les Mèdes ; des parents et des alliés du Roi y furent faits prisonniers. Il les renvoya au Roi, à l'insu des alliés, en

⁷ Id., *Ibid*, 137.

⁸ Hérodote, *Histoires* V, 35.

⁹ Hérodote, *Histoires* VI, texte établi et traduit par Philippe Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1963, 8-9.

¹⁰ Hérodote, *Histoires* V, 96.

déclarant qu'ils s'étaient enfuis. Il avait agi avec la complicité de Gongylos d'Érétrie à qui il avait remis le gouvernement de Byzance et la garde des prisonniers. Bien plus il envoya Gongylos porteur d'une lettre à l'adresse du Grand Roi. Il lui mandait ceci, comme on le sut par la suite : "Pausanias, général spartiate voulant t'obliger, te renvoie ces prisonniers qu'il a faits. Son désir, si tu y consens, est d'épouser ta fille et de soumettre à ta domination Sparte et le reste de la Grèce"¹¹.

Pausanias, qui avait marqué les esprits grecs lors la victoire de Platée, dont il était l'artisan, était un homme attaché aux valeurs spartiates dont la plus remarquable était l'honneur. Les soldats spartiates préféraient mourir sur le champ de bataille que de fuir devant l'ennemi. Mais ce général auréolé de gloire était devenu orgueilleux et ambitieux au point de ne penser qu'à lui seul. Cette attitude lui valut le mépris des Grecs, la perte du commandement des troupes grecques dirigées contre Xerxès et, plus tard, son ostracisme.

À Athènes, Thémistocle se singularisa par son égoïsme. A l'instar du Spartiate Pausanias, il était un acteur très en vue sur la scène politique de sa cité. Thémistocle était adulé par les classes inférieures athéniennes qu'il défendait contre les dérives de l'aristocratie. Ayant pris part à la première guerre médique à Marathon, il décela le principal point faible de l'armée perse et incita Athènes à créer une marine de guerre. Fin stratège, il permit la victoire de sa cité à Salamine, ce qui fut un succès qui sauva la Grèce entière de la domination perse. Victime de sa rivalité avec Aristide, il fut surtout rejeté par une bonne partie des Athéniens à cause de la construction du sanctuaire d'Artémis à côté de chez lui pour immortaliser son propre rôle dans la délivrance de la Grèce¹². Il passait tout son temps à s'évertuer à montrer à ses concitoyens ses mérites : « Non content de sa gloire, il cherchait avec une ardeur excessive de nouveaux honneurs et de nouvelles distinctions. »¹³

Thémistocle fut banni en 471 av. J.C. Il fut approché par Pausanias qui voulut le persuader à s'allier à Xerxès pour reprendre le pouvoir à Athènes, ce qu'il aurait refusé :

¹¹Thucydide, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, livre I, 128.

https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/thucy_guerre_pelop_01/lecture/64.htm

¹² Plutarque, *Vie de Thémistocle*, 22, 2.

https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/plutarque_uita_themis/lecture/22.htm

¹³ M. S. de Koutorga, « Mémoire sur le parti persan dans la Grèce ancienne et le procès de Thémistocle ». In : *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France. Première série, Sujets divers d'érudition*. Tome 6, 1e partie, Paris, Imprimerie Impériale, 1860, p. 382.

Pausanias entra en correspondance secrète avec Thémistocle, alors exilé, et qui se trouvait à Argos ; il l'engagea, dans une lettre, à faire cause commune avec lui et à se déclarer pour la Perse. Thémistocle repoussa cette ouverture, sans toutefois la communiquer à personne.¹⁴

L'individualisme que Thémistocle afficha devant les Athéniens ne le poussa jamais à se rapprocher des Perses. En revanche, elle lui fit perdre l'estime de certains, et ses adversaires politiques, les conservateurs athéniens et spartiates, s'en servirent pour l'accuser d'avoir trahi la Grèce et le faire condamner à mort sans aucune preuve : « C'est ainsi qu'une fois Pausanias mis à mort furent découverts des missives et des écrits relatifs à ces projets et qui amenèrent à soupçonner Thémistocle. Les Lacédémoniens se mirent pour leur part à hurler contre lui, tandis que ses concitoyens jaloux l'accusaient en son absence. »¹⁵ Notre conviction, que la peine capitale infligée à Thémistocle est due à sa rivalité avec Miltiade et Aristide, est pleinement partagée par Wolski : « Il est cependant hors de doute que Thémistocle était victime d'une action politique préméditée. »¹⁶

L'esprit individualiste avait germé chez certains hommes politiques qui ne tardaient pas, à la moindre occasion, à se déshonorer pour satisfaire leur avidité de pouvoir. Ceci était extrêmement grave, surtout pendant les guerres médiques où toute la Grèce luttait pour sa liberté. Pire, ce ne furent pas seulement les dirigeants politiques qui avaient ce comportement, car certaines classes sociales et certains hommes riches n'étaient préoccupés que par leurs propres intérêts au détriment de la communauté.

b- L'aristocratie grecque

La société grecque offre une fenêtre intéressante pour comprendre la gestion du pouvoir en son sein. Athènes, Sparte et les cités ioniennes ont chacune son évolution socio-politique, mais des constantes existent dans leur organisation. Dans ces différentes villes, les familles fondatrices avaient formé une classe sociale, l'aristocratie, qui s'était emparée de la puissance et des terres.

Au VII^{ème}-VI^{ème} s. av. J.C s'était constituée une bourgeoisie, dont la richesse provenait du commerce et dont l'essor a été facilité par l'usage de la monnaie. Beaucoup de commerçants,

¹⁴ M. S. de Koutorga, « Recherches critiques sur l'Histoire de la Grèce pendant la période des guerres Médiques », In : *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France, Première série, Sujets divers d'érudition*. Tome 6, 2e partie, Paris, Imprimerie Impériale, 1864, p. 99.

¹⁵ Plutarque, *Vie de Thémistocle*, 23, 4.

https://hdoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/plutarque_uita_themis/lecture/23.htm

¹⁶ Józef Wolski, « ΜΗΔΙΣΜΟΣ" et son importance en Grèce à l'époque des Guerres Médiques ». In *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte*, 1st Qtr., 1973, p. 11.

à Athènes et en Ionie, devenaient aristocrates grâce à leur puissance financière. Le reste de la société était composée majoritairement de pauvres.

À Athènes, dont l'histoire socio-politique est mieux connue, la classification de la société favorisa un clivage entre riches et pauvres. L'aristocratie exerçait seule tous les pouvoirs et détenait les terres. L'exploitation et l'oppression du petit peuple, le *démos*, engendrèrent des mécontentements qui aboutirent parfois à des luttes violentes. Ce furent ces combats continuels des opprimés qui ouvrirent la marche vers la démocratie athénienne à partir des lois de Dracon vers 628 av. J.C. Athènes fut la première cité grecque à accéder à la démocratie.

En revanche, dans les cités ioniennes, où existait aussi une aristocratie dominante, la marche vers l'isonomie fut plus lente. Les tyrans, que le peuple avait mis au pouvoir pour échapper à l'arbitraire aristocratique, s'y étaient maintenus. Au cours des guerres médiques, les quelques tyrans défaits l'avaient été sous une influence milésienne ou athénienne.

À Sparte, l'organisation sociale et la gestion du pouvoir étaient différentes de celles des cités que nous venons d'évoquer. La citoyenneté et l'administration du pouvoir y étaient réservées exclusivement à une minorité appelée les *homoioi*, c'est-à-dire les *égaux* ou les *pairs*. Ceux-ci avaient créé une constitution à la fois militaire et aristocratique, dont Lycurgue serait l'auteur. Ils possédaient les terres, qu'ils faisaient cultiver par les Hilotes, réduits en serfs d'état, et organisaient des repas communs obligatoires pour consolider davantage leur union.

Au regard de ce bref aperçu de l'organisation socio-politique d'Athènes, de l'Ionie et de Sparte, il ressort que l'individualisme avait beaucoup plus de chance d'exister dans les deux premiers territoires. D'ailleurs, à Athènes, avant même l'instauration de la démocratie, il y eut des rivalités entre familles aristocratiques pour le contrôle du pouvoir et celles-ci vont encore subsister durant la période démocratique. L'attitude aristocratique avait exacerbé la grogne populaire et causé l'apparition de trois factions ayant chacune un chef de file chargé de défendre ses intérêts : les Paraliens, habitants côtiers riches et modérés, dirigés par Mégaclos et soutenus par la famille Alcéméonides, les Pédiens, grands propriétaires terriens de la plaine, sous la conduite de Lycurgue et les Diacriens, composés de paysans, avec à leur tête Pisistrate¹⁷.

¹⁷ Claude Mossé « Classes sociales et régionalisme à Athènes au début du V^{ème} siècle ». In : *L'antiquité classique*, Tome 33, fasc. 2, 1964. p. 402.

En 561 av. J. C, Pisistrate, membre de la famille Néléide devenu le premier tyran d'Athènes, fonda la dynastie Pisistratide et domina la scène politique. Homme prudent et avisé, il réforma la société en continuant l'œuvre de Solon, abrogea les lois de Dracon, en créant des tribunaux ambulants, et développa l'industrie et le commerce. À sa mort en 527 av. J.C, il légua à ses fils, Hippias et Hipparque, une Athènes apaisée, florissante et puissante. Cependant, ces derniers ne surent pas préserver l'héritage paternel. Leurs iniquités et leurs abus de pouvoir exaspérèrent les Athéniens à tel point que l'assassinat d'Hipparque en 514 av. J.C, par Harmodios et Aristogiton, fut vécu tel une œuvre de salut public, l'acte fondateur de la démocratie¹⁸. Resté au pouvoir après le meurtre de son frère, Hippias ne tira guère une leçon de son exécution. Il régna d'une main de fer et fut chassé du trône en 510 av. J.C par une révolte populaire soutenue par la famille Alcéméonides. C'est la fin de la tyrannie à Athènes. Hippias s'était enfui à Sparte où il continuait à bénéficier de l'aide des membres de sa famille pour reprendre le pouvoir à Athènes. Leur attachement à leur intérêt personnel est manifeste dans ce propos : « Tandis que les Athéniens étaient en guerre avec les Éginètes, le Perse mettait son dessein à exécution ; son serviteur ne cessait de rappeler Athènes à sa mémoire, les Pisistratides étaient assidus auprès de lui et déblatéraient contre les Athéniens. »¹⁹ Les Pisistratides, engagés aux côtés des Perses avaient, au sein de la société athénienne, des alliés :

Hippias, en guidant les Perses, espérait, dès lors qu'il se montrerait en Attique en position de force, amener à passer de son côté des sympathisants athéniens qui se taisaient par peur de leurs compatriotes : ainsi, l'ancien tyran marchant avec l'ennemi pouvait, si les autorités de la cité ne prenaient pas les devants en lançant l'armée dans la bataille, obtenir le soutien de citoyens athéniens médisants qui, opérant de l'intérieur, ou du champ de bataille même de Marathon en vue de remettre leur cité à l'ennemi, se rendraient alors coupables d'une authentique *prodosia*²⁰.

Les bourreaux de la tyrannie pisistratide, les Alcéméonides, furent également accusés de médisme pendant la bataille de Marathon : « On prétendait à Athènes qu'ils avaient songé à cela à l'instigation des Alcéméonides, qui, s'étant entendu entendus avec les Perses, leur auraient fait signe en élevant en l'air un bouclier quand ils étaient déjà sur leurs vaisseaux. »²¹ Ce soupçon des Alcéméonides d'être de connivence avec l'ennemi perse n'a pu être prouvé²², et

¹⁸ Catherine Grandjean & al., *La Grèce classique d'Hérodote à Aristote 510-336 avant notre ère*, Paris, Éditions Belin / Humensis, 2022, p. 113.

¹⁹ Hérodote, *Histoires* VI, 94.

²⁰ Anne Queyrel Bottineau, « Athènes, une cité grecque : trahir la patrie ». In : *Prodosia, la notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du V^{ème} siècle*.

<https://books.openedition.org/ausonius/5019?lang=fr>

²¹ Hérodote, *Histoires* VI, 115.

²² Id., *Ibid.*, 123-124.

nous avons du mal à croire que les libérateurs d'Athènes de la tyrannie puissent se compromettre avec Darius, surtout qu'un des leurs, Clisthène, présidait aux destinées de la Cité.

Enfin, à Athènes, l'égoïsme aristocratique est aussi dévoilé par Plutarque. Au moment où le destin de la ville se jouait à Platées, des Aristocrates, soucieux de leur propre sort, conjuraient pour faire tomber celle-ci et le reste de la Grèce aux mains perses :

Pendant que la Grèce entière était dans l'attente de l'événement, et que les Athéniens en particulier se trouvaient dans la situation la plus critique, plusieurs citoyens des familles les plus nobles et les plus riches, que la guerre avait ruinés, et qui ayant perdu, avec leur fortune, la gloire et l'autorité dont ils jouissaient, voyaient en d'autres mains les honneurs et les dignités, s'assemblèrent secrètement dans une maison de Platée, et conspirèrent de renverser à Athènes le gouvernement populaire; ou, s'ils ne pouvaient y réussir, de perdre la Grèce entière, et de la livrer aux Barbares.²³

Par ailleurs, en Ionie, plus précisément en Thessalie, les Aleuades, l'aristocratie royale, cherchèrent l'appui de Xerxès pour retrouver leurs avantages : « D'un côté, il vint de Thessalie des ambassadeurs qui invitèrent Xerxès de la part des Aleuades à marcher contre la Grèce, et qui s'employèrent avec tout le zèle possible pour l'y déterminer. »²⁴ Ce qui se produisit en Éretrie montre le degré de la déliquescence de la solidarité en Grèce : la ville avait été remise aux Perses par des citoyens attendant des profits²⁵.

II- Les raisons de l'individualisme de quelques cités grecques

a- Le cas particulier de Sparte

Au V^{ème} siècle av. J.C, Sparte était la cité grecque la plus réputée dans le domaine militaire. Les citoyens spartiates, les *Homoioi*, s'étaient très vite considérés isolés et menacés au sein de populations beaucoup plus nombreuses formées de Périèques et d'Hilotes. C'est pourquoi ils songèrent très tôt à mettre sur pied une constitution militaire et noble. Celle-ci stipulait que tout enfant, garçon ou fille, sain et bien formé, à partir de sept ans, devait être remis à l'État pour subir une éducation militaire. Séparé de ses parents, l'enfant était incorporé dans un groupe de jeunes de son âge. Il vivait avec ceux-ci et recevait une formation axée sur la discipline, le maniement des armes, les techniques de combat, l'endurance et le don de soi pour sa patrie. Ce

²³ Plutarque, *Vie d'Aristide*, 13. https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/plutarque_uita_Aristide/lecture/13.htm

²⁴ Hérodote, *Histoires*, VII, 6.

https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/herodote_historiae_07/lecture/2.htm

²⁵ Hérodote, *Histoires* VI, 100-101.

n'était qu'à trente ans qu'il devenait un citoyen à part entière et obtenait le droit de vote, la permission de se marier et de participer obligatoirement, jusqu'à soixante ans, aux repas communs, les *syssities*, visant à maintenir l'égalité et la bonne conduite des citoyens.

Cette formation permettait à Sparte d'avoir toujours à sa disposition des citoyens prêts à prendre les armes à tout moment. La rigueur avec laquelle elle était dispensée fit de l'armée spartiate la plus redoutée du monde grec. Ses soldats très pugnaces préféraient chaque fois la mort à la fuite. Sparte était ainsi l'une des cités grecques la plus apte à faire face à l'ennemi perse au début de son invasion. D'ailleurs, c'est conscient de cela qu'Aristogoras, disposé à libérer l'Ionie après sa brouille avec les Perses, décida de se rendre à Sparte en premier. Il tint ce discours au roi Cléomène :

Cléomène, ne t'étonne pas de mon empressement à venir ici. Voici, en effet, quelle est la situation présente. Les fils des Ioniens, au lieu d'être libres, sont esclaves, très grand sujet de honte et de peine pour nous-mêmes, mais aussi, en dehors de nous, pour vous, d'autant plus que vous tenez le premier rang en Grèce.²⁶

Ces propos illustrent suffisamment la suprématie militaire spartiate. En disant au roi lacédémonien : « vous tenez le premier rang en Grèce », Aristagoras rappelle non seulement à son hôte la puissance, mais aussi l'autorité qu'a sa partie en Grèce. L'adverbe « empressement », lui, est révélateur de la détresse et de l'incapacité des Ioniens à vaincre Darius. Sparte était aux yeux de ces derniers le bouclier de l'Ionie, voire de la Grèce entière. Cependant, Aristagoras n'obtint pas de l'aide du roi en dépit de l'évocation de leur lien sanguin et de son attitude de suppliant :

Eh bien donc, au nom des dieux grecs, arrachez à la servitude les Ioniens, hommes du même sang que vous. [...] Aristagoras s'y rendit, un rameau d'olivier à la main ; et, une fois entré, en suppliant, il pria Cléomène de l'écouter [...] Ravi du conseil que lui donnait sa fille, Cléomène passa dans une autre pièce ; et Aristagoras quitta tout à fait Sparte sans avoir pu donner plus de détails sur la route qui va de la mer chez le Roi.²⁷

Le refus de Cléomène de secourir l'Ionie pourrait être motivé par deux choses. La première serait un manque de confiance en son interlocuteur. Cléomène sait combien Aristagoras s'était compromis avec les Perses, qu'il avait aidés à conquérir certaines cités ioniennes, dont il ne se sépara qu'à cause de sa crainte de perdre le pouvoir à Milet²⁸. La sagesse dictait donc de ne pas s'allier à un tel traître. La seconde serait un manque d'intérêt de Sparte pour les Ioniens. C'est

²⁶ Hérodote, *Histoires* V, 49.

²⁷ Id., *Ibid.*, 49 ; 51.

²⁸ Id., *Ibid.*, 35.

d'ailleurs celle-ci qui détermina le choix de Cléomène : « Étranger de Milet, pars de Sparte avant le coucher du soleil, tu ne dis rien qui puisse sonner bien à l'oreille des Spartiates, si tu veux les emmener à trois mois de marche de la mer. »²⁹ La durée évoquée est une maladresse d'Aristagoras qui a servi d'alibi au roi de Sparte. Sa cité avait fait montre d'individualisme en abandonnant ses frères à la servitude. L'éloignement de la Perse est un argument fallacieux car Sparte, qui assurerait le commandement des troupes, pouvait décider de porter la guerre en Ionie uniquement. D'ailleurs, l'attitude suppliante d'Aristagoras, qui s'était placé avec sa ville sous la protection de Sparte, enjoignait cette dernière à réagir.

De plus, l'égoïsme de Sparte est flagrant lorsque Darius a décidé d'envahir Athènes après avoir repris les citées révoltées d'Ionie. En pleine préparation pour combattre le Perse, Athènes, étant consciente de l'inégalité des forces et craignant de perdre, envoya un ambassadeur à Sparte pour qu'elle lui portât secours. Sparte donna son accord, mais ne se résolut pas à entrer immédiatement en conflit pour une considération religieuse³⁰. L'excuse, bien qu'ayant un fondement religieux, n'est pas convainquant pour nous. Sparte serait-elle inactive si les Perses faisaient irruption dans sa cité et massacraient ces citoyens en ce moment même des Hyacinthies ? Outre la religion, le retard spartiate peut être dû à des considérations personnelles ; idée que parage Bottineau :

[...] Les relations entre Athènes et Sparte offrent le témoignage développé le plus ancien sur les divisions et les rivalités qui opposèrent les Grecs entre eux : au motif central de l'union des Grecs s'opposent en filigrane, et parfois au premier plan, des motifs qui illustrent des tensions diverses entre Grecs, négligence ou égoïsme de ceux qui tardèrent à intervenir [...]³¹

La conduite égoïste de Sparte n'est pas passée inaperçue aux yeux des autres cités grecques qui le lui ont reproché, à l'image de Corinthe : « Quant aux Corinthiens, ils accusent Lacédémone d'avoir laissé venir les Perses jusqu'à l'entrée du Péloponnèse avant de leur opposer une résistance sérieuse [...] »³² Sparte a donc agi en ne songeant pas aux autres cités.

²⁹ Id., *Ibid.*, 50.

³⁰ Hérodote, *Histoires* VI, 106.

³¹ Anne Queyrel Bottineau, « Trahir la Grèce dans l'Enquête d'Hérodote : la portée des mots et l'identité athénienne ». In : *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte*, 2015, Bd. 64, H. 4 (2015), p. 388.

Lire à ce sujet Paul Delvaux, « Mémoire sur les guerres médiques ». In : *Mémoires de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*. Tome 41, Bruxelles, F. Havez, Imprimeur de l'Académie Royale, 1875, p. 13-20.

³² Amédée Hauvette, *Hérodote, historien des guerres médiques*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1894.
https://www.mediterranee-antique.fr/Fichiers_PdF/GHI/Hauvette/Herodote.pdf

b- Les autres cités grecques :

Pendant les guerres médiques, Sparte ne fut pas la seule cité qui soit n'est pas entrée en guerre, soit a été en intelligence avec l'ennemi pour sauvegarder ses avantages. Hérodote nous rapporte le comportement des Samiens : « Saisissant un prétexte, dès qu'ils virent les Ioniens refuser de bien se conduire, ils jugèrent que c'était tout profit de sauver leurs temples et leurs édifices privés. »³³ Les habitants de Samos avaient fait leur choix de se désolidariser de la cause ionienne. Ils avaient opté pour un esclavage qui leur garantissait certains privilèges. L'individuel avait ainsi pris le dessus sur la fraternité grecque et l'attachement à la liberté qui faisaient leur fierté. En effet, ni l'influence du tyran Aiakès, qu'Aristagoras avait déjà déchu, ni l'indiscipline supposée des alliés ne peuvent justifier l'acte samien.

La collaboration de cités grecques avec Darius ne se limita pas à Samos. Une bonne partie des villes ioniennes était acquise à la cause du roi : « Les peuples qui lui avaient fait leurs soumissions étaient les Thessaliens, les Dolopes, les Aenianes, les Perrhaebes, les Locriens, les Magnètes, les Méliens, les Achéens de la Phthiotide, les Thébains et le reste des Béotiens, excepté les Thespiens et les Platéens. »³⁴ La Thessalie avait été évacuée par les troupes grecques, préposées à sa défense, par crainte d'être massacrées par les Perses, ce qui poussa la cité à se donner à Xerxès. Mais ceci ne fut qu'un prétexte pour les Thessaliens qui ne cherchaient, en réalité, qu'à masquer leur trahison aux Grecs. Le discours des envoyés thessaliens, à l'assemblée des confédérés grecs pour défense leurs terres, est un chantage qui révèle la décision de leur patrie :

Grecs, il faut garder le passage de l'Olympe, afin de garantir de la guerre la Thessalie et la Grèce entière. Nous sommes prêts à le faire ; mais il est nécessaire que vous y envoyiez aussi des forces considérables. Si vous ne le faites point, sachez que nous traiterons avec le roi ; car il n'est pas juste qu'étant exposés au danger par notre situation, nous périssions seuls pour vous. Si vous nous refusez des secours, vous ne pouvez pas nous contraindre à vous en donner ; car l'impuissance est au-dessus de toute sorte de contrainte, et nous chercherons les moyens de pourvoir à notre sûreté³⁵.

Dans le chapitre précédant celui que nous venons de citer, en l'occurrence celui 171, Hérodote a tenté tout au début de convaincre son auditoire de la bonne foi des Thessaliens qui auraient

³³ Hérodote, *Histoires* VI, 13.

³⁴ Hérodote, *Histoires* VII, 132.

https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/herodote_historiae_07/lecture/27.htm

³⁵ Hérodote, *Histoires* VII, 174.

https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/herodote_historiae_07/lecture/35.htm

pris le parti adverse avec regret. Cependant, nous jugeons son opinion peu pertinente. D'ailleurs, lui-même, concluant son chapitre 174, il nota : « Ils l'embrassèrent même avec zèle, et rendirent au roi des services importants. »³⁶ On pourrait, certes, penser, pour l'option thessalienne, à l'influence de l'aristocratie aleuade soucieuse de garder ses privilèges, mais force est de reconnaître que le peuple n'est pas exempt de reproche vu la manière dont il a servi Darius. Et le pire est que la Thessalie a voulu profiter de son union avec le roi perse pour se venger de la Phocide, ce qui est une preuve de plus de son narcissisme³⁷.

Il y avait également les Éginètes qui s'étaient rangés du côté de l'ennemi : « Au nombre de ces insulaires qui accordèrent à Darius la terre et l'eau, il y eut les Éginètes. »³⁸ Cette accusation contre Égine portée par les Athéniens n'attirera pas beaucoup notre attention, car elle est sans fondement. Athènes avait juste voulu porter atteinte à l'honneur d'une cité rivale. Les Éginètes ont combattu la Perse en compagnie de leurs accusateurs :

Dans le trouble et la confusion où se trouvaient les ennemis, les Athéniens détruisaient et les vaisseaux qui leur résistaient et ceux qui fuyaient ; d'un autre côté, les Éginètes ne maltraitaient pas moins ceux qui cherchaient à s'échapper : de sorte que quand un vaisseau s'était tiré des mains des Athéniens, il tombait dans celles des Éginètes [...]. Les Éginètes se distinguèrent le plus à cette journée, et, après eux, les Athéniens [...]³⁹

En somme, durant cette période difficile que traversait la Grèce, Athènes, toujours prompte à accuser d'autres cités de médisme, ne fut pas sans reproche à nos yeux. En effet, après son échec à Sparte, Aristagoras était parvenu à obtenir l'engagement athénien pour délivrer l'Ionie du joug perse. C'est ainsi qu'appuyées par des vaisseaux athéniens, les cités révoltées remportèrent d'importants succès au point d'incendier Sardes. Mais la contre-attaque perse à Éphèse leur fut fatale. Elles subirent une cuisante défaite. Athènes, jugée instigatrice de la révolte par Darius, craignit pour sa sécurité et abandonna ses alliés : « Ensuite, les Athéniens abandonnèrent complètement les Ioniens, malgré les appels répétés qu'Aristagoras leur adressait par messagers, et déclarèrent qu'ils ne leur porteraient pas secours. »⁴⁰ En agissant ainsi, Athènes a trahi la Grèce en se préoccupant exclusivement d'elle seule après ce revers. Elle est égoïste en se désolidarisant d'une cause dont elle était aussi responsable.

³⁶ Hérodote, *Histoires* VII, 172.

³⁷ Hérodote, *Histoires* VIII, 27-32.

https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/herodote_historiae_08/lecture/6.htm

https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/herodote_historiae_08/lecture/7.htm

³⁸ Hérodote, *Histoires* VI, 49.

³⁹ Hérodote, *Histoires* VIII, 91- 93.

https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/herodote_historiae_08/lecture/19.htm

⁴⁰ Hérodote, *Histoires* V, 103.

Conclusion :

Les tentatives d'annexion de la Grèce par Darius et son successeur Xerxès sont à l'origine de conflits majeurs appelés les Guerres médiques. Celles-ci ont été des sujets d'écriture d'intellectuels grecs tels qu'Eschyle. Celui-ci, dans sa tragédie les *Perses*, a permis aux citoyens grecs d'avoir quelques connaissances sur leurs envahisseurs et d'exalter leur sentiment de liberté.

Cependant, l'historien Hérodote a été le plus prolixe sur les guerres médiques. Ces *Histoires* ont permis d'immortaliser et de mieux connaître les faits et les exploits des Grecs et des Barbares. Parlant des Grecs, Hérodote a montré comment des hommes aussi attachés à la liberté, à leur patrie et à la probité morale sont arrivés à sacrifier leur dignité. En effet, en mettant exergue la collaboration de certains Grecs avec l'ennemi perse, l'historien d'Halicarnasse exhibe l'égoïsme de ceux-ci. Cette attitude méprisante a été celle de quelques hommes politiques. Bénéficiant de la confiance de leurs concitoyens, pour défendre l'intérêt communautaire, des tyrans n'ont pas hésité à se compromettre à cause du pouvoir. Pour garder leurs privilèges, des dirigeants politiques, à l'image d'Histiée, d'Aristagoras ou encore de Pausanias, voulurent livrer la Grèce entière à la domination perse. Ils furent accompagnés dans ce funeste dessein par certaines familles aristocratiques encore nostalgiques de leurs avantages et pouvoirs perdus à cause de l'instauration de la démocratie.

Par ailleurs, l'égoïsme, qui sema un climat de méfiance dans les milieux politiques et aristocratiques grecs, s'étendit aux cités. Face à la menace de la conquête perse, certains États ont privilégié leur sécurité au détriment de la défense commune. Sparte, qui était la première puissance grecque, a choisi de ne pas secourir l'Ionie pour éviter un conflit dont elle se considère neutre en dépit des liens de parenté entre Spartiates et Ioniens. Elle n'a pas non plus voulu secourir aussitôt Athènes, prétextant une contrainte religieuse. Cette attitude individualiste n'est dictée que par la rivalité des deux cités. Sparte n'a jamais voulu une Athènes puissante à ses côtés. Soulignons également les nombreuses cités ioniennes qui avaient vite choisi le parti de Darius, pour préserver leurs édifices et leurs temples, sans se préoccuper de l'asservissement des autres, qu'elles pouvaient empêcher en s'alliant à eux pour vaincre les Perses. Et que dire d'Athènes qui se vantait d'être la plus attachée au sol et à la liberté grecs face au péril perse ? Elle fut preuve d'un grand égoïsme en abandonnant ses alliés ioniens aux sévices perses après la défaite à Ephèse.

En somme, les guerres médiques ont permis aux Grecs et aux lecteurs des *Histoires* d'Hérodote de voir combien l'égoïsme s'était emparé des cœurs de quelques chefs politiques, aristocrates et cités menaçant ainsi la liberté et l'unité grecques.

Bibliographie

- Bottineau Anne Queyrel, « Athènes, une cité grecque : trahir la patrie ». In : *Prodosia, la notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du V^{ème} siècle*.
<https://books.openedition.org/ausonius/5019?lang=fr>
- Bottineau Anne Queyrel, « La notion de trahison ». In : *Prodosia, la notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du V^{ème} siècle*.
<https://books.openedition.org/ausonius/5010?lang=fr>
- Bottineau Anne Queyrel, 2015, « Trahir la Grèce dans l'Enquête d'Hérodote : la portée des mots et l'identité athénienne ». In : *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte*, Bd. 64, H. 4 (2015).
- De Coulanges Fustel, 1984, *La cité antique*, Paris, édition Garnier Flammarion.
- De Koutorga M. S., 1864, « Recherches critiques sur l'Histoire de la Grèce pendant la période des guerres Médiques ». In : *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France, Première série, Sujets divers d'érudition*. Tome 6, 2e partie, Paris, Imprimerie Impériale.
- De Koutorga M. S., 1860, « Mémoire sur le parti persan dans la Grèce ancienne et le procès de Thémistocle ». In : *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France. Première série, Sujets divers d'érudition*. Tome 6, 1e partie, Paris, Imprimerie Impériale.
- Delvaux Paul, 1875, « Mémoire sur les guerres médiques ». In : *Mémoires de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*. Tome 41, Bruxelles, F. Havez, Imprimeur de l'Académie Royal.
- Grandjean Catherine & al., 2022, *La Grèce classique d'Hérodote à Aristote 510-336 avant notre ère*, Paris, Éditions Belin / Humensis.

- Hauvette Amédée, 1894, *Hérodote, historien des guerres médiques*, Paris, Librairie Hachette et Cie.
- Hérodote, *Histoires* IV, 1960, texte établi et traduit par Philippe Legrand, Paris, Les Belles Lettres.
- Hérodote, *Histoires* V, 1946, texte établi et traduit par Philippe Legrand, Paris, Les Belles Lettres.
- Hérodote, *Histoires* VI, 1963, texte établi et traduit par Philippe Legrand, Paris, Les Belles Lettres.
- Hérodote, *Histoires*, VII.
https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/herodote_historiae_07/
- Hérodote, *Histoires* VIII.
https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/herodote_historiae_08/
- Mossé Claude, 1964, « Classes sociales et régionalisme à Athènes au début du V^{ème} siècle ». In : *L'antiquité classique*, Tome 33, fasc. 2.
- Plutarque, *Vie d'Aristide*.
https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/plutarque_uita_Aristide/
- Plutarque, *Vie de Thémistocle*.
https://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/plutarque_uita_themis/
- Thucydide, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse* livre I.
- Wolski Józef, 1973, « ΜΗΔΙΣΜΟΣ" et son importance en Grèce à l'époque des Guerres Médiques ». In : *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 1st Qtr.